

SYSTEMES AGRAIRES ET HISTOIRE DANS LES MONTS MANDARA

Antoinette HALLAIRE





O R S T O M

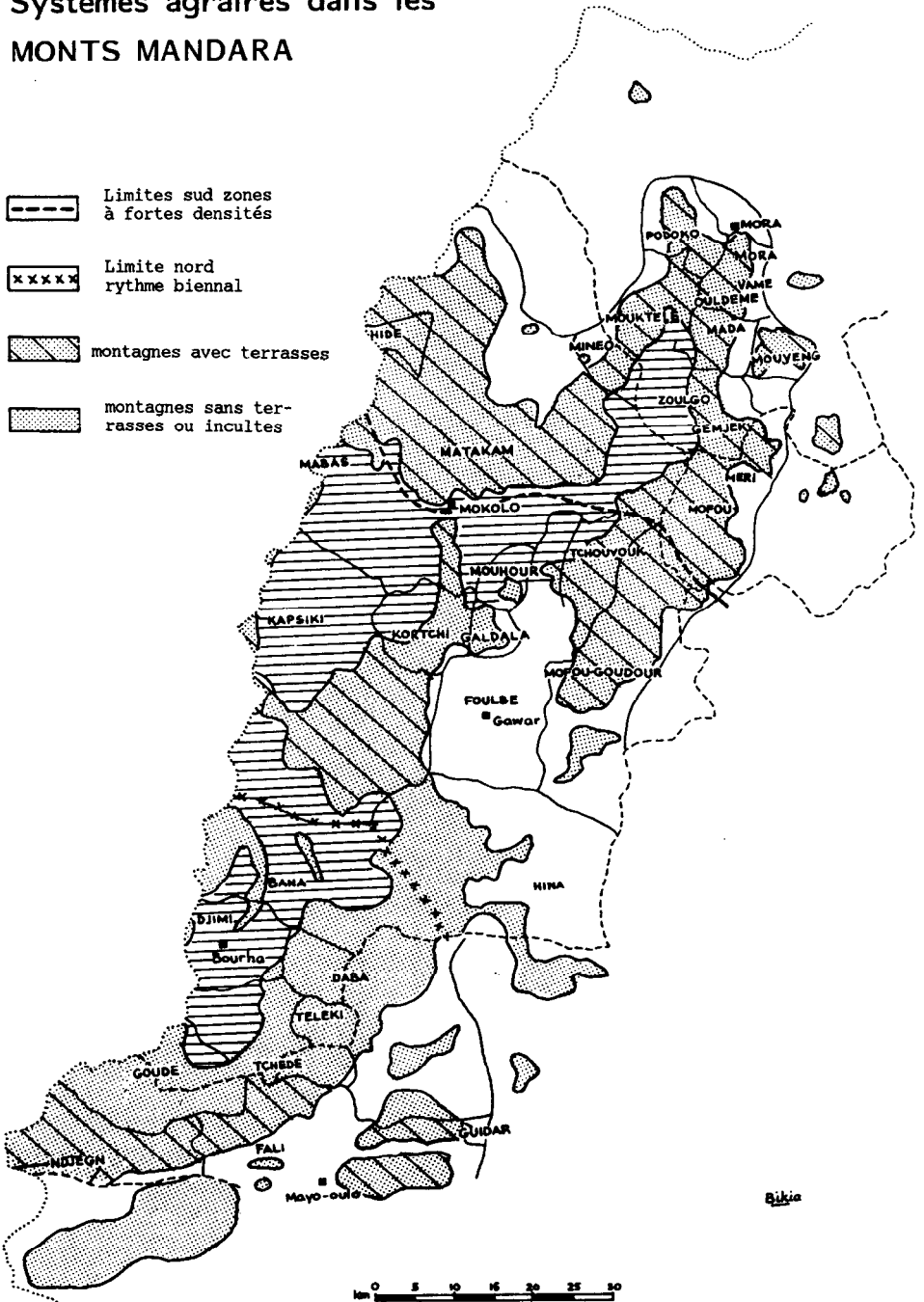
Le système agraire, tel que l'étudient les géographes, est une combinaison englobant le système agricole (plantes cultivées, bétail, techniques utilisées), le dispositif agraire (organisation de l'espace au niveau du terroir villageois par rapport à l'habitation et au milieu naturel), et le système d'exploitation (répartition de l'espace entre exploitants et groupes sociaux). Ces trois composantes sont liées aux caractéristiques du milieu physique et aux densités. Mais elles dépendent également des choix des hommes, de leurs institutions, de leur organisation sociale, renvoyant ainsi à des faits de civilisation.

Les systèmes agraires sont étudiés dans une perspective dynamique. Tous ont subi, en Afrique, d'importants changements au cours de ces dernières décennies, dûs en particulier au développement des cultures commerciales. Mais ils ont également évolué au cours des siècles précédents, et certains de leurs aspects actuels sont des témoins permettant de remonter dans le passé, de déceler de vieux clivages ou d'anciens regroupements.

Leur étude peut donc apporter sa contribution à la

Systemes agraires dans les MONTS MANDARA

-  Limites sud zones à fortes densités
-  Limite nord rythme biennal
-  montagnes avec terrasses
-  montagnes sans terrasses ou incultes



connaissance historique. C'est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de paysanneries authentiques et enracinées depuis longtemps, comme celles des Monts Mandara, au Cameroun.

Parmi les nombreux faits relictuels suggestifs à cet égard, nous en examinerons ici deux qui pourraient être les traces de deux anciennes couches de civilisation, l'une limitée au sud de la région, l'autre englobant l'ensemble de la montagne et beaucoup plus ancienne.

1. LE RYTHME ANNEE DES FEMMES / ANNEE DES HOMMES

Les Monts Mandara comptent plus de 400.000 habitants (au recensement de 1976) répartis en une trentaine de groupes ou sous-groupes ethniques. Au nord de Mokolo, où les densités sont fortes, les systèmes agraires sont très semblables les uns aux autres. Ils sont en revanche beaucoup plus variés au sud, chaque groupe ayant son propre système qui le caractérise par rapport à ses voisins au même titre que sa langue ou que son habitat.

Chez les huit ethnies qui occupent la partie la plus méridionale de cet ensemble, on observe la présence d'un rythme biennal : une année est "le temps des femmes", la suivante "le temps des hommes".

Chez trois d'entre elles (les Daba, les Téléki et les Goudé), ce rythme est resté fonctionnel. Il se concrétise par l'alternance régulière, sur les champs de brousse, du haricot, plante féminine, une année, et du sorgho, plante masculine, l'année suivante. Il retentit en outre dans d'autres domaines. Ainsi, des fêtes plus importantes sont célébrées tous les deux ans, après la récolte du sorgho, les locations ou prêts de champs sont consentis pour deux années consécutives, la durée d'un cycle.

Les cinq autres groupes ethniques du secteur : Bana, Djimi, Tchédé, Fali et Ndjegn, ne pratiquent pas la rotation

haricot/sorgho, mais ont, comme les précédents, la notion d'un rythme femmes/hommes. Certains donnent plus d'importance aux plantes féminines (haricot, voandzou, souchet) une année sur deux; pour d'autres, on sème de la même façon, mais les cultures féminines rendraient mieux l'année des femmes. Plusieurs célèbrent certaines fêtes seulement l'année des hommes.

Un autre caractère commun à ces populations est l'utilisation à des fins religieuses, d'une plante de la famille des cucurbitacées, appelée cekelje en fulfuldé, cultivée dans les champs de sorgho proches des habitations. L'huile que l'on extrait de sa graine sert à la préparation des viandes ou de la bière de mil offertes en sacrifice.

Le rythme biennal et le rôle rituel du cekelje sont présents simultanément chez les huit groupes en question, et sont absents chez ceux du nord. Les deux faits semblent liés entre eux. Ainsi les Daba, qui cultivent le cekelje seulement l'année des femmes, s'y réfèrent pour désigner les deux temps du cycle : année du cekelje, année suivant le cekelje ("treteta, trebeteta"). On observe d'autre part une coïncidence dans les dates; pour tous, le temps des femmes se situe au même moment (les années impaires du calendrier grégorien), à l'exception des Ndjegn qui ont un rythme inverse.

Il semble donc que l'on soit en présence, dans ce secteur, d'une ancienne aire culturelle commune, sous-jacente à la diversité ethnique actuelle, et dont l'extension vers le sud et vers l'ouest resterait à préciser. Peut-être a-t-elle pour origine un afflux de migrants venus des plaines du sud, et appartenant au vieux fond fali dont L. LESTRINGANT dans son ouvrage *Les pays de Guider au Cameroun : Essai d'Histoire régionale*, suggère l'existence.

2. LA TECHNIQUE DE LA TERRASSE

Un autre clivage, indépendant du précédent, est celui qui oppose les montagnards avec terrasses aux montagnards sans terrasses. Les premiers construisent des murets en pierres bien appareillées, qui soutiennent des banquettes horizontales. Les seconds se contentent de disposer les pierres retirées de leurs champs en alignements perpendiculaires à la ligne de pente.

L'origine de la mise en terrasse prête à discussion. On la relie souvent aux fortes densités : elle se serait imposée, à un moment donné, aux montagnards devenus très nombreux et contraints de passer à un système agricole plus intensif.

Mais cette hypothèse cadre mal avec les observations faites dans les Monts Mandara. C'est seulement au nord de Mokolo que les densités sont très élevées. Or si l'on trouve effectivement des terrasses chez tous les montagnards du nord, on en rencontre également, au moins dans les aires villageoises, chez des groupes habitant au sud de Mokolo dans des zones de densités moyennes ou faibles : Kapsiki, Ndjegn, Fali du massif de Bossoum. Des ethnies se côtoient, dans des milieux physiques et des conditions de peuplement analogues, comme les Kapsiki et les Kortchi, les Ndjegn et les Goudé, dont les unes en font et les autres l'ignorent.

Par ailleurs, les récits d'origine font fréquemment allusion à la mise en terrasse (marque de la prise de possession) entreprise par les fondateurs, avant qu'une pression démographique quelconque ait pu intervenir.

La terrasse, dans les Monts Mandara, nous paraît donc être plutôt un fait de civilisation. Elle serait non pas conséquence, mais cause des fortes densités, sa présence autorisant de grosses accumulations humaines.

Si tel est bien le cas, elle pourrait être l'héritage d'une ancienne couche de peuplement autochtone dont les tra-

ditions orales font souvent état. Parmi les immigrants qui, au cours des siècles derniers, vinrent des plaines voisines ou lointaines pour peupler la montagne, les uns, les plus nombreux, auraient trouvé des vestiges de terrasses ou des autochtones travaillant sur terrasses et adoptèrent la technique, tandis que les autres, s'installant sur des massifs inoccupés, l'ignorèrent.

La terrasse nous renverrait donc à une ancienne civilisation montagnarde qui aurait recouvert les Monts Mandara au début de ce millénaire, et qui aurait légué en outre d'autres caractères spécifiques de la région, tels que l'appropriation privée du sol (liée à la terrasse), la sacralisation des sommets, les hiérarchies altitudinales.

Le rythme biennal femmes/hommes correspondrait pour sa part à un recouvrement venu postérieurement, et limité à la partie méridionale des Monts Mandara.

Ces réflexions ne sont que des hypothèses qui demanderaient à être confrontées aux apports de la linguistique, de l'ethnologie, de la sociologie, et à être replacées dans un cadre régional plus global.